

1. LES SYSTÈMES

Autoréférence et alloréférence : moi et non-moi.

Lorsque la portion d'être que nous sommes se contemple elle-même, elle bute d'emblée sur deux problèmes.

Celui du *solipsisme* : tout ce qui défile devant ma conscience, n'est-ce pas un théâtre d'images sur écran ? N'est-ce pas une illusion d'extériorité, alors que je demeure enfermé dans mon cocon ? Un monde autre que mes impressions existe-t-il ? Un doute métaphysique ne peut-il pas s'attacher à tout ce qui défile devant ce que j'appelle ma conscience ? (Descartes, Berkeley)

Ce problème a donné lieu, dans l'histoire de la philosophie, aux solutions les plus diverses, allant de la simple négation du problème, à son acceptation radicale, dans la négation bouddhiste du monde, par exemple.

Le deuxième problème est celui du *paraître* : en d'autres termes celui de l'erreur. Comment quelque chose qui n'est pas, peut-il nous paraître exister ? La tour lointaine paraît carrée, mais elle est octogonale. Le bâton dans l'eau paraît rompu, mais il est droit. Les bords parallèles d'une route se rejoignent au loin, pour mon œil, mais pas dans la réalité. Ne parlons même pas, dans ce contexte, des jugements de valeur, dont un tel peut paraître lumineusement évident à certains, alors qu'il ne l'est pas pour d'autres : l'existence de l'esclavage a paru bonne et profitable à l'antiquité et jusqu'au dix-neuvième siècle, puis fut honnie par la morale ambiante... (de l'eau au moulin des sceptiques et des cyniques de tous les temps).

Ces problèmes furent résolus de diverses manières par les philosophes au cours des siècles. Tous s'accordent plus ou moins à dire que notre connaissance est une élaboration et une interprétation du réel. Notre perception, comme notre entendement ne reçoivent pas passivement des impressions, comme une plaque de cire ou une pellicule photographique, mais ils travaillent activement les *sense-data* qui nous proviennent de quelque part ; ils les rangent, les sérient, les mettent en relief, en relation, leur donnent une *Gestalt*. Kant a résumé cette constatation dans sa célèbre formule : « Connaître est un faire » (*Erkennen ist ein Tun*).

Concernant la certitude de nos jugements, les philosophes ont, depuis Aristote et ses épigones, introduit des distinctions dans la portée des jugements :

- les jugements apodictiques portent sur des certitudes intérieures immuables : si $a > b$ et $b > c$ alors $a > c$;
- les jugements assertoriques portent sur des faits constatables et vérifiables : la terre est une sphère ;
- les jugements hypothétiques portent sur une probabilité ou une possibilité : il est possible qu'il fasse beau après-demain ; s'il fait beau, nous irons nous promener ;
- les jugements de valeur portent sur une évaluation morale ou esthétique : l'avortement est mauvais ; l'Atomium est beau ;
- les jugements intentionnels portent sur un affect particulier dans l'esprit de celui qui parle : je veux, je désire, je suppose, je crains, j'ordonne...

Dans la suite de l'histoire de la philosophie, les analystes anglo-saxons ont découvert une autre particularité des jugements. En tant que « actes de paroles », ils sont *performatifs*, c.-à-d. qu'ils peuvent transformer le monde par leur simple existence langagière. Ainsi, les jugements

« illocutoires » engagent l'*alter ego* dans une relation imposée : « Je vous aime », serait un tel jugement. Les jugements « perlocutoires », par la simple autorité de leur diction, changent la réalité. Ainsi « Par cet acte, je vous déclare mariés » ou « par ce diplôme je vous certifie que vous êtes reçu dans l'ordre des architectes ».

Mais quel que soit le jugement émis, il se constitue toujours dans un sujet pensant. La logique installe une transition entre le simple énoncé d'un état de fait et le jugement porté sur cet état de fait, jugement qui en fait une proposition, revêtue des distinctions que le sujet veut lui imposer : évident/obscur ; vrai/faux ; bon/mauvais ; beau/laid ; méditatif/performatif...

Ce faisant, le sujet doit d'abord se constituer lui-même. Il installe donc sa première référence qui est celle de se distinguer du monde. Le sujet trace un trait sur une page blanche : de ce côté-ci du trait, c'est moi ; de l'autre côté c'est le monde. Le moi est système, le monde est *Umwelt*, monde environnant. Comment savons-nous que ce monde environnant a une quelconque consistance ? La réponse de Luhmann à cette question est aussi simple que percutante : parce que nous en sommes exclus ! Fin du solipsisme ! Mais non pas fin du paraître, car il faut encore que ce moi – qui pour l'instant est simple autoréférence – conquière le monde en tant que réalité, dans laquelle il y a du vrai et du faux, du beau et du laid, du vil et du sublime...

Il est temps que nous nous arrêtons à cette notion de « système » qui a donné son nom de « systémique » à tant de disciplines de l'esprit. Il faut partir du concept d'*autopoïèse*, introduit dans les sciences de la nature par Maturana, repris par Luhmann dans les sciences sociales. Je lis ici la définition que Maturana lui-même donne de l'autopoïèse : « *An autopoietic system is a system with a changing structure that follows a course of change that is continuously being selected through its interaction in the medium in which it realized its autopoiesis... An autopoietic system is either in continuous structural coupling with its medium or it disintegrates.* »

L'émergence de la vie est une autopoïèse, l'émergence de la société féodale est une autopoïèse. Le mot autopoïèse vient de deux autres mots :

1. le mot *poièse* c.-à-d. création par opposition à *praxis* qui est répétition, éthique de vie.
2. le mot *auto* c.-à-d. venant d'une évolution aléatoire de l'être.

Le concept d'autopoïèse est à la fois contingence, distinction dans le mode du codage binaire (p. ex. : légal/illégal ; comestible/incomestible ;), structure, couplage structurel, *re-entry* (le système peut s'observer lui-même), ouverture opérationnelle (*Anschlussfähigkeit*) : en biologie la simple reproduction ; en psychologie, la conscience de soi et la créativité ; en sociologie, la communication ; La rencontre d'une conscience, qui ne peut se concevoir que comme non isolée, avec la conscience d'un *alter ego*, qui à ce moment ne peut être qu'une boîte noire (*black box*), est une double contingence. De cette double contingence émergent d'abord des *opérations* (qui sont ponctuelles, événementielles), ensuite des *structures* (celles-ci répètent des schémas fixes) : elles éliminent des contingences, fixent un ordre, délimitent un répertoire de choix possibles, et par conséquent introduisent une régularité dans le temps. Elles donnent une certaine sécurité dans la prévisibilité. Les structures sont des mises en relation : *Undheiten* ; des entités fonctionnant à travers & /non &.

Un *système* est né.

Celui-ci manifeste d'abord une tendance à se stabiliser et à se reproduire à l'identique, tout en se frottant à un *Umwelt* qui change, qui sollicite le système, le moleste avec du bruit (au sens informatique du terme). Le système est capable de communication (nous reviendrons plus tard sur cette notion), d'émettre des messages et de recevoir des messages. Certains systèmes, au niveau humain et social, deviennent capables d'élaborer la *re-entry* de l'information en devenant « conscients » de la différence entre l'intérieur et l'extérieur du système, le révolu et l'à-venir, c.-à-d. du temps et de ses apports. L'autoréférence n'est possible que parce que le système devient conscient de sa propre altérité et qu'il l'intègre ensuite dans ses schémas de comportement. Ce que nous appelons *rationalité* n'est finalement que la réintroduction d'une différence dans la différence

sujet/monde. Le système sujet fonctionne par une production constante de différences, qu'il se réintroduit comme constitutives.

Les systèmes sont soumis à une pression de leur monde environnant, lequel les force à l'évolution : adaptation ou disparition... donc : sélection et nouvelle adaptation.

2. L'ARC COMMUNICATIONNEL

« *The difference that makes a difference* » (Bateson).

On ne peut parler de communication que si un changement d'état dans un complexe *A* correspond à un changement d'état dans un complexe *B*, alors que les deux complexes avaient aussi d'autres possibilités pour se définir. Entre les deux est passé une *in-formation*. Celle-ci est toujours une sélection dans un répertoire de possibilités. Il faut donc abandonner l'idée qu'un système ne se composerait que d'éléments qui entrent en relation entre eux. Le système est aussi en relation avec son monde environnant qui exige (de lui et à lui) une adaptation permanente, et donc un échange de données. Leur sélection provoque une réduction de complexité.

La communication passe nécessairement par cinq composantes :

1. un émetteur d'un signal (bruit ou sens ? selon son insertion pragmatique !);
2. un modulateur de transmission ;
3. une transmission réussie ;
4. un récepteur de la transmission ;
5. un décodage réussi du ou des signaux transmis.

Dans le monde que nous connaissons, l'information est toujours véhiculée par un support, que ce soit une carte perforée, l'air ambiant, un signal électrique, une onde lumineuse, une vibration d'électrons ou de quanta.

La gravitation universelle, qui passait longtemps pour une information instantanée et immédiate, nous est présentée par la physique contemporaine comme une déformation de l'espace, laquelle à son tour serait induite par le fameux boson de Higgs, découvert expérimentalement pour la première fois en 2012.

Toute causalité, dans les sciences de la nature et même sociales, peut être considérée comme une transmission d'information, si univoque qu'elle permet l'établissement d'algorithmes digitalisés, de prévisions et de pronostiques (*pro-gnosis* = savoir anticipé).

En général, la communication permet la constitution de constantes dans l'environnement d'une conscience autoréférentielle, *qui ne peut pas ne pas communiquer*. Puisqu'elle a posé la différence entre moi et non/moi, elle a commencé à communiquer avec une altérité radicale, non niabile. Dans son environnement immédiat, elle découvre un *Alter*, qui ne peut être qu'un *Alter Ego*. A ce niveau naît la communication linguistique dont nous allons parler tout à l'heure. Nos perceptions ne sont plus de purs événements, mais elles s'intègrent dans des structures.

Si la communication constitue des *choses* apparemment fixes – moi, toi, cette pierre, cet arbre, ce jardin – elle permet d'avoir à notre disposition des concepts et des objets constitués : il ne faut pas à chaque fois revenir en arrière pour argumenter sur ce qu'est : moi, ma sœur, ma maison et le tram qui passe devant.

C'est ainsi que naît ce que nous appelons communément *le sens*. N'a de sens que ce qui a été constituée par une communication prolongée. Celle-ci crée le sens, et au fur et à mesure que ce sens se cristallise dans des relations stables et reconnaissables nous l'appelons même *la raison*, peut-être *la Raison* avec un grand *R*, celle des philosophes idéalistes, celles des scientifiques naïfs.

Mais voilà que surgit un démon : toute communication est sujette au bruit. Je donne ici à ce mot le sens qu'il a en informatique : le signal transmis est perturbé, l'onde électromagnétique est brouillée, j'ai de la friture sur ma radio, de la neige sur mon écran de télévision. Dans la cellule vivante : une

base de l'ADN saute et la cellule déraille, devient cancéreuse, crée d'autres cellules sur le même type qu'elle, se met donc à prospérer, à générer une tumeur...

Mais le déraillement peut aussi être autre : un gène particulier donne des becs plus gros à certains pinsons des îles Galápagos, et voilà qu'ils se mettent à prospérer, à éliminer peu à peu les pinsons autrement fournis... Ou encore : un pays spécifique produit trop peu et trop cher. Les capitaux se mettent à fuir, et on n'investit plus. La monnaie du pays en question se dévalue dans les échanges financiers internationaux. Ou le pays tombe à un niveau si bas qu'il cesse d'avoir un poids et est résorbé par d'autres, ou, grâce à sa monnaie dévaluée, il regagne de la compétitivité, produit de nouveau et se stabilise. Mais il a communiqué. Il a changé. Il s'est adapté.

Couplage structurel : cellule, plante, animal, société. Au fur et à mesure qu'on grimpe dans la complexité de l'être, le couplage structurel devient de plus en plus indispensable à la simple et immédiate survie. La circulation de l'information (la communication) est indispensable à l'émergence et à la permanence des systèmes.

[Pour Luhmann, la communication émerge seulement au niveau de la société humaine. Ce philosophe va même un pas plus loin : il n'y a pas de sens, quel qu'il soit, qui se constitue hors de la société humaine, donc, ni au niveau de la conscience individuelle, ni dans le monde des choses.]

L'erreur mène inévitablement à la mort. Inadaptation signifie disparition.

Chez l'homme, la cellule systémique est, selon mon interprétation, constituée par ce que la philosophie traditionnelle appelait l'*analytique*, ou l'*a priori* : les règles de validité des raisonnements :

- les trois principes fondamentaux de la logique (...);
- les axiomes des mathématiques (...);
- les règles de validité des syllogismes ; l'algèbre de Boole...

La paroi avec le monde environnant est constituée par le langage. Ce qui nous amène à parler plus spécifiquement de cette paroi cellulaire entre *Ego* et *Alter Ego*.

3. LE LANGAGE

Les linguistes contemporains¹ nous affirment qu'il existe des « structures profondes » du langage, inscrites en quelque sorte dans le matériel génétique présidant à la formation de notre cerveau. La grammaire générative parle à ce propos d'un inné. Au-delà de la vieille querelle, largement stérile, entre 'inné' et 'acquis', (le « système » dépasse cette dichotomie !) l'épistémologie peut apercevoir un certain nombre de fonctions incontournables, communes à tous les locuteurs humains qui veulent approcher le réel à travers les sons de leur larynx. Pour soutenir les structures « profondes » chomskiennes, qui permettent de distinguer ce qui précède quoi où ce qui régit quoi, il faut bien quelque part admettre un sujet structurant.

Du point de vue de la théorie de la connaissance, il s'agit d'approfondir les rapports entre méicité et altérité. Que se joue-t-il dans l'arc communicationnel systémique sujet/objet (Steiber 2010), lorsqu'on se place au niveau de toutes les langues possibles ?

On constatera quatre grands vecteurs communs :

Une différenciation entre la conscience et le monde objectal selon la triade signifiant/signifié/référent :

Aucune langue ne peut se passer d'un marquage qui délimite les contours d'un « monde », le saisissant en concepts. Réduit à sa plus simple expression, ce marquage est essentiellement bipolaire. Comme les chips d'un ordinateur, nos cellules nerveuses réagissent selon le schéma « courant/pas courant, positif/négatif » ; en termes de logique, je distingue : p, – p. L'enfant, qui

¹ Nous pensons bien sûr à Chomsky (1966) et son analyse transformationniste de l'ensemble des langues.

initialement n'a aucun marquage linguistique pour trier le contenu intramondain, comprendra un signe, lorsque, par rapport à son vécu, il peut l'insérer en le séparant d'un contexte, de façon concomitante dans le signifiant et le référent. Le rouge n'est compris qu'à partir du non-rouge, le rond du non-rond, le sourire du non-sourire et ainsi de suite. Par distinctions successives se constituera un univers de signes, signifiant une portion de vécu, se référant à un au-delà diffus lequel se constituera en réalité objectée, opaque et résistante. Les signes se délimitent entre eux par contiguïté et forment un ensemble circulaire, fermé sur lui-même. *Les découpages opérés à l'intérieur de cet ensemble sont arbitraires* comme ceux d'un puzzle. Le nouvel intrus dans une sphère linguistique apprend les usages en cours par convention factuelle, aléatoire et autopoïétique, à travers les contacts sociaux. Les différences de découpage sont nombreuses et hétéroclites, si on s'aventure à comparer diverses langues entre elles. Ainsi, le russe distingue *golouboj* (bleu clair) et *sinij* (bleu foncé), là où le français n'a qu'un seul signifiant pour les deux. Beaucoup de langues amérindiennes se limitent à la distinction entre rouge, jaune et bleu, d'autres entre clair et obscur. Le même morphème peut avoir une signification fondamentale transposable d'une langue à une autre (fr. : exécuter = all. : *ausführen*), puis se différencier à propos de ses significations connexes (fr. : exécuter, mettre à mort = all. : *hinrichten*). En règle générale, les significations connexes se séparent en arborescences divergentes, dès qu'on passe d'une langue à une autre, ce qui fait que le même mot peut se traduire de x manières différentes, selon son contexte, ou la locution qui le porte. C'est cet aspect qui rend d'ailleurs si difficile la traduction automatique par ordinateur : la machine série difficilement les mille nuances qui peuvent se glisser dans un mot, à partir des lignes de force contextuelles qui le marquent.

Mais tout ceci ne change en rien la constatation épistémologique que le cerveau humain doit découper le flux de ses informations en paquets de données assimilables à une entité conceptuelle différenciée. L'aptitude à ce fonctionnement peut être considérée comme universellement humaine, et son ancrage génétique dans un ensemble diffus de cellules cérébrales est hautement probable.

La faculté de communiquer des ordres, des interdits et d'autres modalités :

Il s'agit ici de l'accès à l'*Alter Ego* en tant que partenaire ou récipiendaire de la volonté et des affects d'Ego. La coordination de l'action dans la coexistence ou dans la chasse, par exemple, les symboles de l'autorité et de la soumission et toute forme de socialisation passeront nécessairement par le caractère performatif du langage et par sa dimension impérative, normative ou optative. Ce trait universel apparaît dans une caractéristique commune aux langues actuellement répertoriées : les morphèmes impératifs constituent des unités de base parmi tous les signifiants possibles ; ils se projettent sur un immédiat situationnel lié directement à l'*Alter Ego* et son implication dans le monde. A la première personne l'impératif peut aussi s'adresser à l'*Ego* parlant (*prions ; chantons ; allons*). Il peut même s'adresser à un tiers absent et devient alors un optatif : *Qu'il entre ! Qu'il vienne !* Ce mode simple jaillit du besoin d'une action intersubjective ancrée dans la socialisation systémique des hommes. Pour cela il précède toute autre modalité. Celles-ci s'expriment sous les aspects divers du désir, de la crainte, du doute, de l'emphase... à travers des modulations syntaxiques extrêmement variables selon les langues.

La prédication de qualités – et de quantités – attribuées à des supports :

Dans la logique aristotélicienne, cette fonction se transcrivait par des jugements attributifs réduits à la copule « être » et à sa négation. « Tous les hommes sont mortels », et « Quelques cygnes ne sont pas blancs ». La proposition : « Les lièvres courent vite » se transformait en « Les lièvres sont des coureurs rapides » pour la ramener dans le même moule. La logique moderne a institué pour décrire ce *modus cogitandi* la fonction logique $f(x)$, quantifiable (pour tous les x , pour au moins un x) et niabile. La logique fonctionnelle exprime la capacité des neurones de stocker des informations à propos d'un x et de les réactiver en attributs abstraits d'expériences individuelles répétitives.

Peu importe, dans ce contexte, où on place la fonction et où la variable. L'Indien hopi dira « il pierre vers le bas » pour exprimer notre « la pierre tombe », mais sa vision des choses n'est pas plus aberrante que la nôtre, quand nous disons « il pleut » ou « il neige », pour signifier que des gouttes

tombent du ciel vers la terre. Il s'agit toujours de l'attribution d'un prédicat à un support, et cette opération doit être considérée comme faisant partie de la cybernétique incontournable de notre appareil neurologique.

La trace mémorisée des attributs d'un non-moi hostile et variable était une condition de l'émergence évolutive des animaux qui n'étaient plus – comme les plantes – fixés à un seul endroit matériel, mais se mouvaient librement à la surface du sol. L'adaptation à un environnement changeant, aux attributs mobiles, était une condition essentielle de survie.

La mise en relation d'événements dans un contexte situationnel et spatio-temporel :

Après la référence fondamentale « syntagme nominal – syntagme verbal », que Chomsky met à la base de ses arborescences signifiantes, le locuteur introduit des précisions temporelles ; le référent est visé au passé, au futur ou au présent, sous un aspect perfectif ou imperfectif, ponctuel ou répétitif, achevé dans le passé ou prolongé dans le présent... Il introduit des compléments directs ou indirects, des compléments d'agent ou de moyen, des compléments circonstanciels de diverse nature, qu'il exprime d'ailleurs par une variété de moyens lexicaux ou syntaxiques (déclinaisons, prépositions, préfixes, affixes, suffixes, position, intonation, pitch...). La logique fonctionnelle introduit à cet endroit les fonctions propositionnelles appelées *relations*, telles $f(x y)$ ou $f(x y z)$: le facteur apporte une lettre ; le facteur apporte une lettre à mon frère... Elles décrivent la faculté du langage à décrire des situations ou des relations complexes entre signifiés.

La temporalité de nos propositions, de même que leur spatialité, a été contestée par de nombreux linguistes², sous le prétexte qu'il existe des langues où cette catégorisation n'apparaîtrait pas, où alors sous un aspect totalement autre. Ainsi, la langue Guugu Yimithirr ne connaît pas les directions « gauche-droite », ni celle « en haut-en bas », mais les remplace par des indications nommées est-ouest et nord-sud. Cette tribu vit dans une jungle épaisse et s'oriente toujours sur la position respective du soleil, par rapport au moment de la journée. Pourquoi pas, si j'arrive à dire que j'ai un scarabée sur ma jambe sud-est ?! La prétendue non-temporalité de langues comme l'hébreu ancien ou le chinois est remplacée par l'utilisation de particules de renvoi ou par une sensibilité accrue à l'aspect perfectif ou imperfectif d'une évolution. La situation spatio-temporelle d'une conscience individuelle, par essence égocentrée, ne peut pas être absente de son système de communication.

Une fois données ces structures fondamentales, toutes les langues de notre planète peuvent être décrites sous une forme ou sous une autre à travers elles. Il est vrai que la diversité avec laquelle elles s'attachent à exprimer les rapports du signifiant avec lui-même et avec son référent sont d'une variété mirabolante !

Chaque cerveau humain nouvellement né devra donc avoir ses neurones constitués de manière à ordonner les sensations venues de l'extérieur selon les quatre axes énumérés plus haut. C'est un minimum génétique permettant l'insertion non cataclysmique de l'être humain dans ce qu'il est convenu d'appeler philosophiquement « le transcendantal ». Aucune société, ni à plus forte raison, aucun individu ne pourrait exister ou subsister sans ces capacités d'ordonnement. Elles constituent la matrice de toute communication possible avec le monde et avec les autres êtres humains. Faut-il dans ce contexte exhumer le vieux concept d'« idées innées » ? Non, parce qu'il ne s'agit ni d'« idées » *a priori*, ni de réminiscence platonicienne recourant à une mémoire oblitérée, ni d'une exhumation spontanée de savoir préexistant, ni d'une vision éidétique d'essences sortant d'on ne sait quelle sphère éthérée. On se passera également de la notion aristotélicienne de « catégorie » qui désigne une forme de l'entendement déjà constituée en raisonnable, avant d'être entrée dans l'arc communicationnel systémique. *La « raison » et le « raisonnable » sont eux-mêmes des dérivés de l'interaction entre une communauté de sujets pensants et l'opacité d'un monde objecté.*

² Tel est notamment le cas pour Sapir, Whorf et Boas, dans leur analyse des langues amérindiennes. Mais il apparaît d'études plus récentes que leurs conclusions reposent sur des connaissances imparfaites et superficielles des mécanismes grammaticaux de ces parlers (Deutscher 2011).

4. LA TRIADE *Ego / Alter Ego / Alteritas Rerum*

Quand la triade *Ego, Alter Ego, Alteritas rerum*, commence à se tendre dans un arc d'échanges, les facultés du cerveau en ordonnent l'expression dans le langage. Ce n'est qu'au-delà de ce premier étiquetage qu'apparaît quelque chose que nous convenons d'appeler « rationnel », parce que 'ordonné'. D'où la profonde congruence entre « logos » comme parole, ordre, cause, et raison. En d'autres termes : il n'y a pas de Raison (avec une majuscule !) préconstituée, à l'étalon de laquelle on pourrait mesurer les actes et les choses. Notre cerveau s'insère bien dans certaines régularités plus ou moins primesautières, la logique, les mathématiques, les chaînes causales, les probabilités, les visées intentionnelles, les finalités... mais très vite il doit déchanter et se réfugier dans l'ignorance, ignorance passagère des causes ou ignorance totale et définitive face à une contingence immanente au monde.

Pour saisir le monde, c.-à-d. l'altérité des choses, il n'y a pour l'homme pas d'autre chemin que ses cinq sens et la communication qui passe par l'Alter Ego. La communication sociale est essentielle à une quelconque saisie de savoir. Celle-ci passe par l'abstraction et l'étiquetage linguistique.

La parole, donc, découpe, libelle, appelle, interpelle, apostrophe, promet, exige, insinue. Elle enveloppe le réel d'un plâtre liquide qui tantôt le saisit et en fournit un moule, tantôt se brise en mille morceaux, tantôt se déforme en traînées gluantes. Des milliards de langues et de larynx s'acharnent autour du réel à chaque seconde et essaient de le capter. Des centaines de langues vivantes se structurent à son contact et lui attribuent des prédicats divers, selon mille angles d'approche possibles. « Hiver maintenant. » dira l'Indien hopi, indiquant un état, sans aucune temporalité, laissant le passé être révolu et le futur pas encore actuel ! « Es wintert sehr ! » pourra lui répondre l'Allemand, poétiquement. Mais le Français n'aura aucune tournure adéquate pour rendre cette perspective linguistique sur l'être-là de l'hiver. Il dira modestement : « L'hiver est là ! » ou « C'est l'hiver maintenant ! » Quant à l'Anglophone, il pourra utiliser un verbe « to winter » pour dire « passer l'hiver » ou « se nourrir pendant l'hiver »³, de même que le Russe utilisera « zimovat' » pour signifier qu'il vit l'hiver à un autre endroit que l'été. Quand le Français sortira le verbe « hiverner », il pensera surtout aux troupes qui s'enferment dans un camp pendant la saison froide, et il juxtaposera subtilement le verbe « hiberner » pour marquer l'engourdissement de certains animaux sous terre ou sous glace. Pour un Sénégalais « l'hivernage » aura encore une toute autre connotation, sans parler des langues africaines qui ne connaissent évidemment pas notre distinction de saisons.

Influence idéologique des langages : *Pecus / pecunia ; Gold / Geld ; argent / argent ; paenitet / pénitence ; peccatum / péché.*

Rien que ces exemples superficiels montrent combien différemment les langues découpent le monde et, conséquemment, combien le réceptacle linguistique module son utilisateur. Mais ceci ne serait qu'une évidence rabâchée, si elle ne portait à des conséquences sociales non négligeables : *le soutènement linguistique sculpte une vision du monde, plus ou moins fortement ressentie par le sujet parlant, suivant son autopoïèse individuelle ou collective*, si bien que souvent la langue sert de catalyseur à un nationalisme diffus, comme on le voit dans l'exemple des conflits entre Flamands et Wallons en Belgique. L'enracinement mythique que donnait Herder au parler des ancêtres agit comme un tabou enfoui dans l'identité collective d'un groupe. Cela explique la résurgence que subissent certaines langues – jadis marginalisées – dans l'affinement de la démocratie au XXI^e siècle : gaélique, breton, catalan, occitan, sarde, luxembourgeois, frison et autres... Des langues s'affirment ou réémergent comme autant de liants sociaux, démarquant tel tribu par rapport à telle autre, à tort ou à raison. L'hébreu ancien, ressuscité par le peuple juif, au lendemain de la shoah, sur le territoire d'Israël, redevenu une langue vivante parlée tous les jours, est un exemple frappant de cette identification d'un groupe sociale à travers un totem linguistique.

³ « *Birds wintering on seeds* » par exemple.

Mais « La Raison » dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, nous le montrons à chaque pas, n'existe point !

A l'époque de la linguistique naïve, des grammaires dites « raisonnées » croyaient donner une vision exhaustive des langues en les forçant toutes dans le lit de Procuste du grec ou du latin. De là toute une tradition de vocabulaire substantivant des structures propres à ces deux langues dites « classiques » : le nominatif était censé nommer, le génitif attribuer une possession générationnelle, le datif présider à l'acte de donner, l'accusatif pointait le receveur, comme un châtiment émanant d'un juge, le vocatif appelait, l'ablatif emportait, et ainsi de suite. D'autres familles linguistiques ont suivi le train.⁴ Mais il fallait ensuite ajouter le locatif, l'instrumental, et, en hongrois, par exemple, un causatif, un illatif, un adessif et ainsi de suite, jusqu'à seize (finnois) ou dix-sept cas (permiak) relationnels. D'autres langues font une distinction verbale entre le singulier, le duel et le pluriel (grec ancien, slovène moderne, p. ex.), entre la forme masculine et féminine de toutes les variantes verbales (arabe classique), entre l'impératif et l'optatif (grec ancien). Certaines langues africaines, notamment les idiomes bantous, distinguent jusqu'à une vingtaine de catégories possibles de substantivation, suivant qu'il s'agit d'une personne, d'une chose, d'un quantifiable, d'un organisme vivant, vu de la surface ou de l'intérieur, et ainsi de suite. « La langue des chasseurs cueilleurs Pirahas, étudiés par D.L. Everett, comprend trois voyelles, huit consonnes pour les hommes, sept pour les femmes. Ils n'ont ni système de numérotation (à part 'un, deux, beaucoup'), ni de mots pour les couleurs, ni de mots distinctifs entre père et mère. Ils vivent exclusivement au présent : ni conjugaison au passé (pas de mythe d'origine) ni au futur. Malgré un entraînement intensif, ils n'arrivent pas à compter au-delà de huit à dix, ni à formuler une proposition relative ou récurrente grammaticalement. »⁵ Et pourtant ils vivent et survivent dans leur milieu depuis des siècles et des millénaires...

La variété d'approche des langues n'empêche pas les hommes de fonctionner adéquatement dans le monde qui les environne. Depuis les actes les plus simples jusqu'aux techniques modernes les plus sophistiquées, le langage coince les choses, permet de les manipuler, en communication et en concomitance avec d'autres êtres humains. Ceux-ci réagissent correctement, en général, à nos informations, à nos désirs, à nos injonctions : depuis « donne-moi une pelle » jusqu'à « le LANtastic pour OS/2 intègre le moteur de NetWare 4.xx de Novell »⁶ le flux locutoire passe et atteint sa cible intramondaine. Le couplage entre signifiant, signifié et référent opère en projetant un monde jalonné. On a marqué des repères géodésiques qui découpent le flux, le rendent saisissable et « raisonnable ». Des différenciations ont permis des découpages : un arbre n'est pas un arbrisseau, et un arbrisseau n'est pas un arbuste, et un arbuste n'est pas une broussaille. De langue en langue, ce découpage varie. D'où la *difficulté des traducteurs*. Souvent ils ne peuvent pas transférer mot à mot dans une langue cible ce qu'exprime la langue d'origine, parce que les vocabulaires ou les structures ne se superposent guère, entaille sur entaille et mortaise sur mortaise. Lorsque Anna Akhmatova, parlant de Maïakovski le qualifie en russe de *Arkhangel-tiaželostoup* (archange lourd-pas), Nikita Struve transpose dans la moins souple langue française : « Archange au pas pesant ». Ce décalage d'une langue par rapport à l'autre en ce qui concerne le découpage du réel rend les traductions difficiles. Les transpositions par ordinateur donnent le plus souvent une salade de mots approximatifs, souvent comiques, quelquefois grotesques. L'intelligence artificielle n'arrive pas (encore ?) à distinguer dans le suivi du discours quelle est la portée contextuelle de tel ou tel signe. Ainsi trouve-t-on des perles du genre « exécuter une ordonnance » traduit en anglais par « *to obey an order* », ou bien « Allons en griller une ! » par « *Let's go to grill a female !* » Un dictionnaire automatique peut bien mémoriser un certain nombre de correspondances de signe phonétique à signe phonétique, mais un examen précis montrera toujours des glissements dans les délimitations

⁴ Ainsi le russe a fidèlement traduit génitif en « roditiľ'nij pad'ež », datif en « datil'nij pad'ež », accusatif en « vinitil'nij pad'ež », usant les mêmes périphrases qu'en latin.

⁵ Voir article de Paul Kintziger dans la revue « Récré », Luxembourg, 2012.

⁶ Phrase tirée du *Dictionnaire de la microinformatique et de l'Internet*, éditions Marabout, 1997, p. 477.

des signifiants et des signifiés, des nuances subtiles qui n'échappent pas au locuteur natif, des usages idiomatiques, des consonances culturelles (« la Madelon » pour les Français) ou personnelles (« la madeleine » pour Marcel Proust) qui s'insinuent dans la conscience qui capte le sens, mais qui échappent – pour l'instant – à une intelligence électronique.

Les traducteurs connaissent évidemment bien ces problèmes. Dans leur effort de transposer une chaîne signifiante d'un idiome à un autre, ils naviguent entre Scylla et Charybde : coller à une textualité étroite et trahir des harmonies importantes ou s'éloigner du texte originel pour suggérer ce que « l'auteur a voulu exprimer »... Sans compter que les effets sonores – allitérations, onomatopées, rythmes, cassures, rejets – se perdent souvent par la nécessité de maintenir le sens.

Le mouvement philosophique de *l'herméneutique* s'est efforcé de creuser cet aspect des textes, de déchiffrer des écritures secrètes, des réminiscences culturelles, de descendre au plus profond des correspondances et des icônes. Cela a donné lieu à des exégèses splendides, comme celles de Walter Benjamin ou de Michel Foucault. Ils ont touché du doigt les irrationalités de certains discours, que nous nous proposons de sous-tendre ici d'une analyse générale de la raison impure et d'une théorie de la méconnaissance. Pour ce faire, il faut se rendre compte d'un théorème fondamental : *le sens n'est pas quelque chose de constitué qui existerait dans un monde séparé du sujet pensant, mais il se constitue dans l'arc communicationnel tendu entre l'immanent et le transcendantal*. Ce n'est pas la pierre qui nous octroie son 'sens' d'être pierre, mais notre intellect construit, à partir de ses contacts avec autre chose que lui, d'abord une perception concrète, ensuite une idée abstraite d'un paquet de données qu'il résumera toujours sous le signe phonétique de 'pierre' (Steiner 2010). Le sens (*meaning*) naît et bouge dans l'interface insécable moi/non-moi, dans la fracture infinitésimale située entre le monde et ma conscience qui le perçoit et l'interprète. *Le sens est donc toujours quelque chose de constitué, de construit, et par conséquent de déconstructible*.

C'est pour cette raison que les multiples langues qui sont sorties du magma historique des peuplades se mouvant à la surface de la terre construisent le monde chacune à sa façon. S'il y a une correspondance possible entre un idiome et un autre – en d'autres termes, s'il est possible de se mettre d'accord que 'pierre' en français, 'stone' en anglais et 'kamen' en russe signifient plus ou moins la même « chose » – c'est qu'il existe, face aux Ego réunis une altérité incontournable. S'il est vrai d'autre part que toutes les langues suivent au moins les quatre conditions structurelles que nous avons énumérées, il paraît évident que ces structures mentales doivent permettre aux agglomérats cellulaires que nous sommes de survivre correctement dans un monde environnant qui peut nous être très hostile.

Dans l'altérité des choses :

(1) La triade *référant – signifiant – signifié* renvoie à l'arc communicationnel *émission – transmission – réception* qui fonde tout notre système cognitif, lequel à son tour nous sauve d'une destruction inévitable au cas où nous ne respecterions pas les signes que nous envoie notre *Umwelt*. Ici se situe l'abstraction identificatrice, comme caractéristique de l'intellect.

(2) La forme *impérative, optative* ou *modale* des lexèmes renvoie à l'*intersubjectivité*, à la présence d'un Alter Ego dans la première sphère constitutive du monde, à la dimension performative de nos actes de parole, laquelle suppose un interlocuteur malléable, à l'autre bout de l'arc communicationnel. Ici se situe l'intersubjectivité, au cœur de toute cognition.

(3) *L'attribution de prédicats* renvoie à un *monde aux apparitions changeantes* et dont le déchiffrement est essentiel pour la survie des organismes déracinés. « Le ciel est bleu », « le ciel est rouge », « le ciel est noir » ne véhiculent pas les mêmes informations vitales. Les mammifères bipèdes et mobiles que nous sommes avaient absolument besoin de ce marquage changeant de la réalité pour s'y adapter et pour y survivre – au pur sens darwinien du terme.

(4) *La description d'événements spatio-temporels*, qu'elle soit purement factuelle ou envisagée sous l'aspect des modalités d'approche du cerveau pensant, donne à l'homme une dimension évolutive nouvelle et un avantage considérable sur d'autres espèces. Non seulement prend-il acte de

l'interface que subit sa conscience avec *un existant-résistant*, mais il le perçoit comme *changeant dans les trois dimensions de l'espace et dans celle du temps*. Il conçoit les régularités face aux irrégularités, le passé immuable face au futur incertain, mais modulable. Même s'il peut avoir des attitudes très diverses par rapport au temps — le concevant, par exemple, comme fatalité inéluctable, comme retour cyclique, ou alors comme potentialité façonnable — il y répondra par une modulation linguistique appropriée. Ici apparaît la faculté de créer des relations, des ordres et des structures, ultime dimension cognitive.

Les langues, étant elles-mêmes des systèmes autopoïétiques, évoluent :

Les anicroches subjectives ne sont rien comparées aux mille petits hasards qui faussent peu à peu et imperceptiblement la surface des paroles. De bouche en bouche, de génération en génération, *insensiblement pour l'individu parlant, le sens se met à glisser, à se rétrécir, à s'élargir, à se spécialiser, à se modifier*. Comme un galet roulé par la houle, il s'effrite et change de forme. Prenons le mot latin *calx*. Venu en droite ligne du grec *χάλιξ*, il signifie initialement « pierre » ou « chaux ». On commence à l'utiliser plus fréquemment dans la forme diminutive de *calculus*, petite pierre. De petites pierres servaient aux Romains comme jetons dans une espèce de jeu de dame, puis dans les bouliers pour compter. D'où la notion de calcul. Mais en même temps – et grâce aux savants médecins – le signe gardait sa signification originelle de petite pierre pour désigner le calcul au rein. De nos jours cependant, le mot « calcul » renvoie prioritairement aux opérations de numération, encore qu'il tende à prendre souvent des connotations psychologiques : déjouer les calculs de l'ennemi, les sombres calculs du destin... Quant au mot de « pierre », il s'est développé étymologiquement d'un terme plus rare en latin classique, *petra*, qui désignait plutôt un rocher ou une grosse rocaille. Le mot courant latin était *lapis*. Bloch et Wartburg écrivent dans leur *Dictionnaire étymologique de la Langue française* : « Si le mot [pierre] l'a emporté sur ses concurrents, il le doit peut-être à son emploi figuré dans la Vulgate et chez les Pères (*Christus sicut petra in medio rerum posita*) ». Ajoutons qu'un des rares mots gaulois, et donc celtiques, à avoir survécu dans la langue française est celui de « caillou », attesté dans la gallois *caill* et le médiéval dialectal *chaillo* et *chaille*. Etrange destinée que celle de nos étiquettes phonétiques pour les choses !

L'exemple précédent montre également que ce ne sont pas seulement les lois phonétiques qui président à l'évolution de tel ou tel mot à travers les âges, mais aussi – et parfois essentiellement – les interférences culturelles et les associations aléatoires. Subrepticement, et par une sorte d'osmose entre des locuteurs inconscients de leur propre instrumentalisation, les mots glissent d'un signifiant à un signifiant voisin, et au-delà, de fil en aiguille, à des transfigurations mirifiques. Ainsi, le français médiéval *floreter* (= conter fleurette) a pu passer à travers le normand à la cour des Plantagenêt, puis se faufiler dans l'anglo-saxon *to flirt* d'où il est revenu, cinq siècles plus tard, sous la forme *flirter*. Ainsi, un mandingo *jasi* (ou le français *jaser* ?) est passé dans l'argot des noirs américains sous la forme *to jazz* (copuler, baiser), pour finir par désigner une musique chaude et syncopée qui a ensuite imposé son appellation à presque toutes les langues vivantes du globe.

Comme une société n'est pas l'addition de l'ensemble de ses individus, ainsi une langue existe et fonctionne au-delà de l'ensemble de ses locuteurs. *C'est une véritable entité autopoïétique, et en tant que telle elle se régule comme une capsule systémique. La triade « conservation – bruit – adaptation » fonctionne dans une langue comme dans une cellule organique ou dans une entité sociale.*

« Si la langue met les choses en ordre, c'est seulement en projetant sur elles un ordre qui lui est propre, et qui peut se décrire antérieurement à toute application. » (Ducrot 1968, pp.78-79) C'est un trait que les structuralistes ont assez souligné pour que nous en soyons pleinement conscients à présent. Pour pouvoir servir d'instrument de communication intersubjectif, la langue doit se conformer à des schémas fixes, porteurs d'un message d'évidence qui lie les interlocuteurs. En dehors de toute phrase produite, une syntaxe structurelle pourrait décrire ces schémas pour chaque langue en question. Ils sont nombreux et variables parmi les quelque seize cents idiomes qui servent d'expression à la population mondiale.

Mais ensuite intervient le bruit : ce sont toutes les petites irrégularités que les paroles réellement produites jettent dans l'espace communicationnel quotidien. Tel mot un peu mal prononcé, telle phrase un peu mal construite, telle habitude de s'exprimer qui plaît et fait fortune auprès des jeunes, telle règle grammaticale qui peu à peu tombe en désuétude, tel verbe qui se substitue subrepticement à un synonyme, voisin mais non identique... Ainsi vont les glissements et les mouvements tectoniques du parler ! Certaines mutations disparaissent, d'autres restent et entrent dans le corps de la langue : « solutionner » se substitue à « résoudre », trop compliqué à conjuguer, « émotionner » à « émouvoir ». Chaque nouvelle édition du *Larousse* ou du *Robert* (du *Duden* en allemand) sera amenée à admettre plusieurs centaines de néologismes, nés tantôt des jargons techniques, tantôt de l'argot, tantôt de la créativité des êtres humains parlants.

Cet aspect productif du langage passe trop souvent inaperçu des locuteurs quotidiens. Le nageur en haute mer ne s'apercevra pas non plus de la montée ou de la descente du niveau des eaux suivant la marée haute ou basse. Le phénomène collectif échappera toujours à l'individu en tant que tel, que ce soit dans le domaine sociétal ou linguistique. N'empêche qu'il s'y frotera tôt ou tard, porté par le flux de la masse. Il évitera alors le verbe « baiser » pour dire « embrasser », gêné par le sens qu'a pris le latin « basiare », après dix-neuf siècles de signification courtoise.

Par les conventions qu'elle lui impose d'emblée, par son charriage évolutif autonome, *la langue dépasse le locuteur individuel* et l'entraîne dans une réticulation octroyée. Au-delà du babillage phatique, c'est une seconde facticité irrationnelle qui fait irruption dans son univers intérieur. Il est livré – pieds et poings liés, en quelque sorte – à son idiome ambiant. Pour beaucoup de gens une telle passivité ne sera jamais rompue : ils parleront et vivront dans leur dialecte natal, de la prime enfance à la mort, sans connaissance de langue étrangère, sans mise en question de la relativité de leur cadastrage, sans angoisses d'expression. Bien au contraire : leur imbrication dans leur parler d'origine est telle qu'elle devient une source de certitudes illusoire. Ils s'expriment « comme le bec leur a poussé »⁷. Le locuteur natif tend à être un locuteur naïf⁸.

Ce qui intéresse le philosophe et le théoricien de la connaissance dans toutes ces études linguistiques, c'est l'immense variété des réticules que telle ou telle langue peut jeter sur le réel, le transformant alors, pour la conscience, non pas en réalité, mais dans mille réalités différemment perçues.

Toutes les considérations de cette conférence ne concernent pas l'approche scientifique du phénomène « langage ». Il ne s'agit donc pas d'imposer, par exemple, une grammaire générative ou une syntaxe structuraliste, selon la théorie de l'un ou de l'autre linguiste éminent. Nous nous plaçons délibérément en amont de ces analyses scientifiques, sur un terrain épistémologique : nous voulons explorer le champ gnoséologique où se constitue la faculté du langage, au contact direct avec l'altérité du monde dans l'interférence avec l'Alter Ego. Dans ce contexte, il est indispensable de se poser la question de savoir si la langue qu'on parle influe sur l'interprétation que nous donnons du monde. Il s'agit là d'une vieille querelle entre philosophes qu'on peut peut-être résoudre expérimentalement.

En 1990 le psychologue Toshi Konishi rassembla des germanophones et des hispanophones pour une expérience cruciale. Les deux langues ici mises en parallèle sont toutes les deux des langues avec ce qu'il est convenu en grammaire d'appeler des « genres », masculin, féminin pour l'espagnol, masculin, féminin et neutre pour l'allemand. La catégorisation suivant le genre est aléatoire d'une langue à l'autre. L'allemand dira '*die Weste*' – féminin – l'espagnol '*el chaleco*' – masculin ; '*der Tisch*' devient '*la mesa*' ; '*der Mond*', '*la luna*' et ainsi de nombreux autres substantifs. Les grammairiens modernes récusent d'ailleurs souvent la désignation de « genre », qui renvoie à une classification par sexes, et parlent simplement de 'déterminants'. Beaucoup de langues possèdent des particules

⁷ « *Wie ihnen der Schnabel gewachsen ist* », disent les Allemands, que les Français appellent « Allemands », parce que leurs voisins immédiats, de l'autre côté du Rhin, sont des « Alamans » et non plus des « Germani », comme les aurait désignés un locuteur latin.

⁸ Les deux mots sont un doublet du latin « *nativus* » !

différentes pour sérier les objets en petits ou grands (la langue africaine Supyire, p.ex.), en végétaux ou animaux (la langue australienne Gurr-goni...).

Konishi fit classer différents objets à ses locuteurs en demandant de leur attribuer des qualités comme : faibles ou forts, petits ou grands, gentils ou menaçants. Le résultat fut net. Parmi les locuteurs hispanophones les probants avaient une tendance plus élevée à classer du côté faible, petit et gentil les substantifs avec l'article féminin, et la même propension apparaissait du côté germanophone, mais avec les mots qui dans leur langue respective avaient l'article féminin, et qui n'étaient pas nécessairement les mêmes qu'en espagnol.⁹

L'expérience semble montrer qu'une influence existe entre la perception linguistique d'un environnement et l'interprétation culturelle que nous en donnons.

Cela n'induit pas une conclusion de scepticisme sur le réel en tant que tel : celui-ci est là, et il est ce qu'il est, chose en soi, dur, opaque, percevable en tant que résistance, indifférent et indépendant de notre volonté, à la limite hostile et mortifère (Steiner 2010). Il existe, au sens fort de ce terme, mais il n'existe pas sous la forme naïve où le matérialisme dialectique, la théorie léniniste du reflet (*Widerspiegelungstheorie*, *Teorija otaženija*) par exemple, essayait de *se représenter la matière comme un correspondant point par point de notre perception*. L'univers est constitué d'une infinité d'événements ponctuels répartis dans l'espace et dans le temps dont aucun n'est assimilable à l'autre. C'est une addition à l'infini des infinitésimaux d'un mouvement perpétuel. En face de ce clignotement précipité des particules, aucune connaissance ne serait possible, si la conscience lui servant d'interface ne procédait à un arrêt sur image, si elle n'isolait pas tel événement pour le comparer à tel autre. La mémoire des cellules nerveuses intervient comme captatrice et distinctive ; elle joue son rôle essentiel de réductrice de complexité, conservatrice de souvenirs, créatrice de comparaisons et projective d'identités. En cela, le langage lui est d'une aide précieuse, parce que lui aussi fixe des moules solides qui arrêtent le flux et permettent d'y distinguer des permanences, des similitudes et des répétitions.

C'est ce que nous appelons notre faculté d'abstraction. Matière et mémoire se sont, à un certain niveau de l'évolution, si heureusement alliés que cela a permis des êtres vivants non fichés en terre à un endroit immuable, comme les rocs ou les plantes, mais mobiles, avec un environnement en perpétuel changement, que la créature doit saisir à travers ses organes de perception, si elle veut survivre.

Comme tous les organes fonctionnels des êtres vivants, la langue est avant tout un instrument d'insertion dans le monde et dans la société intersubjective des consciences connexes. Chaque langue née du commerce des hommes entre eux et de leur interface avec le monde transcendantal se développe selon une croissance historique soumise aux aléas des millions d'apports ponctuels, au fil des événements linguistiques. Dans ce sens, chaque phrase prononcée, chaque impératif donné, chaque performance individuelle est une goutte apportée à la stratification lente et transconsciente d'une langue particulière. Celle-ci est comme une grotte calcaire où des milliards de gouttes d'eau, s'écoulant par autant de clepsydres séculaires, constituent peu à peu des stalactites et de stalagmites en paysages fantasmagoriques. La configuration change insensiblement ; aucun visiteur momentané n'y apercevra de modification, mais s'il revenait au bout d'un millier d'années, il ne reconnaîtrait pas l'endroit. Ainsi, la langue, en tant que système fonctionnant selon ses propres distinctions internes, est indépendante de chaque locuteur participant et lui impose, au moins superficiellement, ses règles. C'est ce que nous appellerons *un phénomène transconscient*.

Tout concept — même le plus concret — est le résultat d'une réduction de complexité, d'un classement des impressions sensorielles sous le chapeutage global d'un signifié. Dans cette opération, les caractéristiques de l'expérience individuelle sont dénuées de leur tranchant

⁹ L'expérience est relatée dans le livre de Guy Deutscher, *Through the Language glass*, Arrow Books, 2011, p. 208 et suivantes.

d'immédiateté. Elles sont sorties du flux chaotique des sensations qui émanent à chaque instant de l'univers, en tant que *Umwelt* de la méicité.

Dans l'espace-temps vécu circule une information qui n'est pas du bruit. Y surviennent des événements qui ne sont pas totalement aléatoires. Il y a des informations portées par une probabilité proche du 0, d'autres d'une probabilité égale à 1. Dans le groupe social – qu'il s'agisse de la horde primitive ou de la société technisée du XXI^e siècle – le langage est un puissant instrument qui sert à la fois à changer ces probabilités (en additionnant diverses informations) et à diriger les événements (en intervenant dans l'espace-temps).

Si nous divisons l'organisation de la matière en cellules selon cinq domaines de complexité en archéobactéries, proctistes, champignons, plantes et animaux, nous voyons émerger au dernier stade de cette évolution des systèmes nerveux de plus en plus complexes et performants, qui vont de simples ficelles spinales au cerveau hautement spécialisé de l'homme, d'une centaine de cellules à plusieurs milliards. Les systèmes nerveux sont orientés vers une triple fonctionnalité :

1. un *enregistrement* des données du monde environnant par des organes sensoriels qui opèrent à la périphérie du système ;
2. un *stockage* des données ainsi recueillies dans une mémoire, diffuse dans la masse cellulaire, où elles peuvent être retenues pour peu de temps ou pour plus longtemps ;
3. un *traitement* que nous appelons cognitif des données recueillies, lequel élabore des concepts, tire des conclusions et projette des stratégies d'action : évitement, intervention, déplacement, fuite, agression...

La différence entre le règne végétal et animal est importante. Les plantes, en général, ne se déplacent pas. Elles s'adaptent aussi, par l'osmose, la photosensibilité, les tropismes, la croissance... Mais la différence avec le règne animal est importante : les organismes cellulaires qui appartiennent à celui-ci ont en général une mobilité terrestre ou aquatique qui les oblige à s'adapter en permanence à des conditions de vie changeantes. La procuration de leur nourriture, le maintien de leur température corporelle, leur sécurité dépendent catastrophiquement de cette mobilité adaptative. Sans elle, c'est la mort et l'extinction de l'espèce.

La pression sélective a donc favorisé l'émergence d'appareils nerveux de plus en plus complexes et de plus en plus performants.

Regardant les choses dans cette perspective, on ne peut pas séparer l'action de la cogitation. Je doute que l'homo habilis et l'homo erectus aient eu beaucoup de temps pour développer une pensée détachée de l'action. Cependant, avec le développement du cerveau, et puis avec le passage d'une vie de cueilleur et chasseur à l'état de sédentarisation, homo sapiens a pris le temps : il a commencé à cogiter, à méditer, à philosopher.

Mais qui connaît bien l'histoire de la science, sait que celle-ci est toujours allée la main dans la main avec le développement de la technique. Savoir théorique et savoir appliqué se sont constamment appuyés l'un sur l'autre. Galilée polissait encore lui-même ses lentilles de verre pour regarder les étoiles, et sans des télescopes meilleurs Newton n'aurait pas développé sa théorie. Les architectes sont bien placés pour le savoir : sans une équation infinitésimale on ne construit pas la voûte d'un barrage hydraulique.

La théorie systémique met particulièrement bien en évidence cet état de choses. La science, et le savoir en général, ne peuvent pas être tournés essentiellement vers une cognition abstraite de tout contact. Le système conscience, nous l'avons dit, n'est pas solipsiste. Il ne peut se poser qu'en posant et en s'opposant en même temps *l'Alteritas rerum*. Et celle-ci le sollicite, le force à intervenir, sous peine de disparaître. Et pour intervenir, il faut qu'il sache, qu'il expérimente, qu'il bricole. D'autre part, l'échange des savoirs individuels et locaux – celui qui se fait à l'intérieur des sociétés et entre elles – est indispensable à l'accumulation historique d'un savoir, comparé, vérifié, réexaminé, qui s'appelle alors « science ».

A partir de la Renaissance, l'homme a découvert qu'il pouvait digitaliser un savoir répétitif en algorithmes, en formules mathématiques. La science moderne était née. « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » disait Galilée, mais on aurait pu lui répondre : « Nul ne sort d'ici s'il n'est ingénieur. » On aurait ainsi parfaitement caractérisé l'intime cohésion entre savoir et action, qui est aussi indissoluble que celle entre vie et nourriture.

Le problème qui se pose aujourd'hui, est celui des rapports de production : entre *le mode de production capitaliste et ce qu'on appelle la recherche scientifique fondamentale* se creuse un abîme de plus en plus difficile à combler. Les sommes à engager pour la recherche pure (cf. le CERN p.ex.) et la recherche d'une profitabilité immédiate coïncident de moins en moins et prennent parfois des aspects absurdes. Vaut-il la peine d'offrir des voyages spatiaux à de riches touristes américains, pour des centaines de millions de dollars, plutôt que d'engager ces sommes dans une recherche utile sur le cancer ? En général se pose la question politique du choix entre une production militaire de destruction (drones, satellites espions, fusées à têtes nucléaires etc.) et une production de biens de consommation et de biens culturels et scientifiques.

Nous voyons que, dès que nous entrons dans le monde de l'action, se posent immédiatement et indissolublement, les problèmes d'éthique et de morale. Mais cela est un chapitre différent dans lequel nous entrerons peut-être par d'autres portes de réflexion.

5. VERITE ET FAUSSETE

La vérité/fausseté est *un code binaire* qui fonctionne dans le couplage moi/monde, et, de façon plus explicite, dans la relation moi/nous/monde.

Pour la théorie systémique une chose est claire : il n'existe pas dans le monde des choses en soi qui pourraient donner une estampille de garantie, de quelque nature qu'elle soit : ceci est vrai ; cela est faux. (pas de monde platonicien des Idées ! pas de monde aristotélien des essences ou des substances)

Au départ, le monde est un espace non marqué (*an unmarked space*). La conscience autoréférentielle qui éclot au milieu de ce monde de quanta et de rayonnements y trace des différences. Le trait vertical de Spencer Brown. Et à ce trait vertical s'ajoute un trait horizontal qui indique une direction, une négation : Ceci n'est pas ... De là naît toute définition dans le langage, comme nous l'avons vu tout à l'heure, mais ainsi naissent aussi les propriétés du vrai et du faux.

La logique distingue en général *l'énoncé* simple d'un contenu de conscience de *la proposition* qui pose une revendication de vérité ou de fausseté. L'énoncé reste au niveau de la simple représentation : p.ex. : la mort violente d'Archimède lors du siège de Syracuse. La proposition affirme ou nie : Lors du siège de Syracuse, Archimède est mort de mort violente.

Revenir sur la définition donnée au début pour les diverses formes de jugement.

Pour acquérir ce statut revendicatif, le jugement doit se constituer dans une double direction :

1. il doit d'abord s'insérer dans une intersubjectivité qui le rend communicable par sa cohérence linguistique. Il doit obéir à ce que Wittgenstein appelle le jeu des conventions linguistiques ;
2. il doit ensuite se frotter au réel pour montrer sa portance vis-à-vis du monde dur des faits et des événements qui se situent dans la réalité et qui ne dépendent pas de notre libre arbitre.

Ceci limite les catégories du vrai et du faux dans le domaine des jugements assertoriques et apodictiques. Il est vrai que dans ce monde, vrai et faux ne portent pas seulement sur la simple existence des phénomènes (le Mont Blanc existe), mais aussi sur les opérations qui lient les phénomènes (le Mont Blanc a une altitude de 4880 mètres) ou (sous l'effet de la chaleur les métaux se dilatent).

Il faudra trouver une autre qualification pour les jugements de valeur et les jugements esthétiques, lesquels n'ont pas de référent simple dans le monde. Ils émanent toujours déjà d'une communication sociale.

Habermas parle dans ce contexte de *la rectitude* des jugements ou de leur *justesse*. Il leur accorde une réelle valeur cognitive, dans la mesure où ils trouvent un consensus communicationnel. Ils doivent naître d'une confrontation permanente des points de vues qui se rencontrent sur un terrain « neutre », « aseptisé », à égale hauteur de tous les communicants.

C'est cette dernière dimension que Luhmann nie et situe dans un environnement systémique qui n'est pas universel, mais localement et temporairement en évolution et en sélection.

Il est bien évident qu'on ne peut pas parler de VERITE dans le domaine non vérifiable des croyances (*beliefs*). S'il est employé ici, ce concept revendique une autre dimension, celle de la révélation divine ou prophétique, qui n'a rien à voir avec une vérité démontrable. La foi peut être cohérente en tant que système : elle remplit alors parfaitement son rôle de réducteur de complexité et facteur d'ordre. Mais elle n'est que montrable, en tant que phénomène ou événement existant, mais non démontrable.

6. L'APPLICABILITE UNIVERSELLE DU MODELE SYSTEMIQUE

Il est toujours difficile d'étendre un modèle théorique à l'ensemble du savoir humain. Cela a été la tentation de tous les métaphysiciens de toutes les époques. Le modèle aristotélicien (qui raisonnait sur une matière imprégnée par une forme) a longtemps influencé la pensée occidentale, de même que le modèle épicurien (qui raisonnait sur des atomes se jouxtant dans le vide), qui a finalement reçu l'aval de la science officielle. Le modèle dialectique de la pensée hégélienne a modelé la conception marxiste du devenir et continue d'influencer beaucoup de penseurs contemporains. Il a donné et une théorie de l'Histoire et une théorie de l'économie politique. En cela la philosophie luhmannienne en est en quelque sorte l'héritière.

Le problème de tous ces modèles c'est qu'ils ont un moule si général qu'on peut y couler des briques extrêmement diverses.

L'avantage du modèle systémique c'est qu'il se conçoit lui-même comme évolutif et malléable. Il peut s'étendre à la physique et à la chimie, si on veut lui donner une portée « métaphysique », ce que personnellement je suis tenté de faire. Il s'incorpore par ailleurs la notion d'une sélection évolutive qui est son seul garant d'adaptation. La raison d'être du système est son existence même. Il ne va pas chercher une rationalité dans un au-delà, qu'il soit métaphysique ou théologique. Sous peine de disparaître, il est en constant échange avec son *Umwelt* pour réagir en s'adaptant. Cet aspect adaptatif lui a d'ailleurs valu, de la part de Habermas, le reproche d'être « le point culminant d'une conscience technocratique » ! C'est vrai qu'il ne se rapporte plus à aucune rationalité préétablie. Il crée de la rationalité, et s'il n'était pas raisonnable, il disparaîtrait. C'est ce qui est arrivé à tant de systèmes historiques, comme le féodalisme, l'esclavagisme, le colonialisme, le capita... mais non, là je m'arrête, nous sommes en plein drame ! N'anticipons pas !

N'oublions pas que le concept provient initialement des sciences biologiques – où l'idée d'évolution a pris une dimension majeure – et a été ensuite transféré aux sciences sociales (où il a été appliqué avec une portée explicative considérable).

On peut magnifiquement exemplifier l'applicabilité du modèle systémique en psychanalyse. C'est le mérite de l'Ecole américaine de Palo Alto (Watzlawick, Bateson, McLain) d'avoir attiré l'attention des scientifiques sur les imbrications intersubjectives des « mal-être » familiaux et des « névroses » classiques et même de la schizophrénie ou des paranoïas. Leurs recherches ont ouvert un vaste champ d'investigations, une mine qui est loin d'être épuisée. Les analyses et les cures systémiques font aujourd'hui partie de l'arsenal des approches curatives les plus fécondes.

En dernière analyse, l'avantage de tout modèle c'est sa force explicative, simplificatrice et pragmatiquement féconde.

Le but du savoir scientifique est exactement celui-là, et pour une fois encore on pourra dire que la philosophie et la science théorique ne se disputent pas tel ou tel domaine, mais se le partagent, pour amener un peu de clarté dans le monde opaque qui est le nôtre.

BIBLIOGRAPHIE

STEIWER, Jacques (2010). *Vers une théorie de la connaissance systématique*. Paris : L'Harmattan.

CHOMSKY, Noam (1956). *Cartesian linguistics: a chapter in the history of rationalist thought*. New York.

DEUTSCHER, Guy (2011). *Why the world looks different in other languages*. London: Arrow books.

DUCROT, Oswald (1968). « Le structuralisme en linguistique ». *Qu'est-ce que le structuralisme ?* Paris : Seuil.